

24 images

24 iMAGES

La continuité de l'esprit

Oncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures
d'Apichatpong Weerasethakul

Gérard Grugeau

Number 150, December 2010, January 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63268ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2010). Review of [La continuité de l'esprit / *Oncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures* d'Apichatpong Weerasethakul]. *24 images*, (150), 58–59.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La continuité de l'esprit

par Gérard Grugeau



LE CINÉMA D'APICHATPONG WEERASETHAKUL SEMBLE INÉPUISABLE¹ TANT IL EMBRASSE large et crée à l'écran un état de contemplation absolu. Chez cet artiste complet, aucune posture démiurgique, aucun surmoi surplombant, mais plutôt l'extrême sagesse d'un créateur sans ego (on sait que l'auteur de *Tropical Malady* pratique l'art de la méditation) qui parvient à concentrer dans chaque plan tous les mystères du monde en les nimbant d'une douceur opiacée.

La séquence inaugurale d'*Oncle Boonmee...* est en cela exemplaire. Le son y précède l'image, générant une sorte de vertige sensoriel bientôt renforcé par l'apparition d'un buffle au corps massif qui brise ses liens et caracole vers la jungle, là où errent les esprits et le fabuleux bestiaire du grand cinéaste thaï, là où une nature dévorante invite à la transmigration des âmes entre les règnes végétal, animal et humain. D'emblée, ce jeu avec les sons et le hors champ qui prolonge l'image à l'infini, cette subtile sollicitation des sens propice à la fois aux hallucinations auditives et aux apparitions évanescences, brouille les limites de notre perception tout en nous installant délicatement dans une présence au monde envoûtante, extralucide. Alors, tout peut advenir et les fantômes s'avan-

cer jusqu'à nous à pas de velours. Oncle Boonmee va bientôt mourir. Très vite, le voici entouré de sa sœur... et des avatars de ses chers disparus : son épouse défunte, pâle comme une âme errante, et son fils réincarné en grand singe noir aux yeux rouges. Tout en se préparant au grand voyage qui le séparera physiquement de ses proches, l'apiculteur revisite ses vies antérieures avant de toucher à son essence la plus secrète dans la grotte où a pris forme sa première vie. Au gré du cheminement spirituel de l'oncle Boonmee, toutes les potentialités du cinéma sont là réunies, mobilisées, pour nous faire dériver avec lui vers d'autres paysages où cohabitent toutes les mémoires du monde dans un temps fluctuant où présent, passé et futur se chevauchent sous l'aiguillon du désir comme à l'en-

trée du sommeil ou à l'orée du rêve, dans ces moments de passage auxquels le spectateur est invité à s'abandonner avec langueur et ravissement.

À l'origine d'*Oncle Boonmee*, il y a le livre d'un moine, né buffle et esprit. Un livre ancré dans les croyances de la réincarnation et de la causalité universelle² qui a donné lieu à une exposition hybride (*Primitive*), présentée au musée d'Art Moderne de la Ville de Paris en 2009, avec moult écrans et tubes fluorescents, photos (dont certaines que l'on retrouve ici dans le long métrage) et films courts à l'appui. Au cœur du dispositif de l'installation : la région de l'Isan, située au nord-est de la Thaïlande là où a grandi le cinéaste et, plus précisément, le village de Nabua, hanté aujourd'hui encore par les anciens combats entre rebelles communis-

tes et troupes gouvernementales. Sombre période de l'histoire thaïe s'il en est, déjà évoquée dans le court métrage **Lettre à Oncle Boonmee**, vu l'an dernier au Festival du nouveau cinéma et qui, dans la foulée de l'exposition, créait un continuum d'images, une mise en abîme, alors que le pays sous tension connaissait à nouveau de graves troubles politiques. Brûlait surtout, au premier plan, une jeunesse insouciante et solaire, saisie dans toute sa vitalité à l'occasion de microfictionnements énigmatiques ramenant au présent les spectres d'un temps douloureux entre réel et imaginaire (match de foot avec un ballon enflammé, feux d'artifice, visages endormis dans le rouge fœtal d'une navette spatiale de fortune). Avec ses fantômes et ses légendes (une veuve qui s'empare des hommes), ses paysages marqués par la mémoire des lieux et cette jeunesse incandescente porteuse d'avenir, l'exposition *Primitive* nous immergeait littéralement dans un magma éruptif et mélancolique préfigurant le dernier opus et ses riches arborescences.

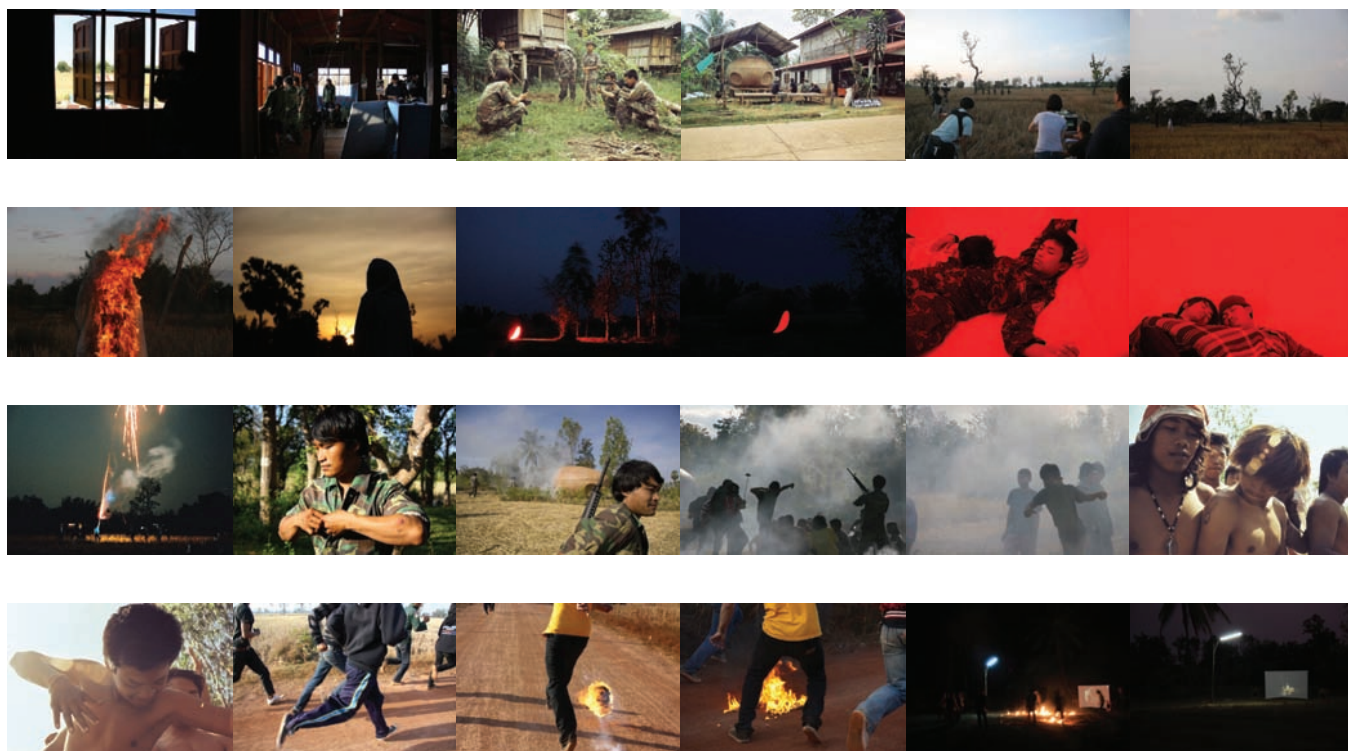
De fait, **Oncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures** prolonge et enrichit cette expérience d'immersion pour nous faire toucher à la continuité

de la conscience. À l'image des variations constantes de notre esprit, le film nous propulse dans un cycle sans fin où l'univers n'a de cesse d'évoluer, de se désintégrer et de renaître à l'existence. Rien d'étonnant dans les circonstances à ce que l'artiste convoque à l'écran toutes les formes de vie jusqu'aux particules les plus élémentaires (les fossiles de la grotte, la semence du poisson-chat fécondant la princesse), tous les types de récit (la fiction, le documentaire, les contes et légendes faisant écho aux feuilletons télévisés en costumes qu'affectionnait, enfant, le cinéaste) ou toutes les expressions artistiques (l'ombre à l'arrière de la grotte découpant l'espace pour former comme une vaste fresque préhistorique, la tradition orale, la photographie, l'histoire du cinéma – Méliès, Cocteau, Lynch, **Blow Up**, **La planète des singes**, **Star Wars, 2001 : A Space Odyssey** –, les sculptures lumineuses et autres explorations sonores associées à l'art contemporain). Mais peut-être faut-il voir aussi derrière ce condensé de l'histoire de l'humanité, derrière ce grand « affect collectif », l'inquiétude secrète et plus politique d'un artiste qui redoute l'effacement et l'oubli. Nourri de la culture populaire et de la pensée bouddhiste, ce cinéma des

états intermédiaires et des réalités transitoires nous indique à coup sûr le chemin de l'éveil en nous enseignant l'illusion de toute chose. L'illusion du cinématographe bien sûr, avec ses trucages archaïques à la poésie diaphane, mais aussi celle du corps duquel le moine³ se détache dans l'épilogue pour se dédoubler et devenir un autre, ici et ailleurs. C'est dans ces instants de doux vacillement défiant l'échelle du temps que la matière vivante du cinéma d'Apichatpong Weerasethakul nous ensorcelle par la beauté de ses visions lovées sous la surface du visible. ■

1. Voir les articles de Philippe Gajan (*24 images*, n° 148, p. 27) et d'André Roy (*24 images*, n° 144, p. 46).
2. *La causalité universelle* est un principe bouddhiste. Selon la définition du Dalaï-Lama : « Tout est soumis au changement, à des causes et à des conditions. Il n'accorde donc aucune place à un créateur divin, ni à "une génération spontanée" des êtres; tout se manifeste au contraire comme une conséquence de causes et de conditions. Ainsi, l'état présent de l'esprit, ou conscience, résulte de ses instants précédents ». Dans *Le Livre tibétain de la vie et de la mort*, Sogyal Rinpoché, Éditions de la Table ronde, 1992, p. 132.
3. Selon une tradition évoquée par le cinéaste, lorsqu'un proche meurt, on lui rend hommage en devenant moine pour une journée.

Thaïlande-G.-B.-Fr.-All.-Esp., 2010. Ré. et scé. : Apichatpong Weerasethakul. Ph. : Yukontorn Mingmongkon, Sayombhu Mukdeeprom. Mont. : Lee Chatametikool. Son : Akritchalerm Kalayanamitr. Mus. : Koichi Shimizu. Int. : Thanapat Saisaymar, Jenjira Pongpas, Sakda Kaewbuadee. 16 mm. 113 minutes.



Entre les volets qui ouvrent sur toutes les formes de récit et l'écran qui prolonge la vie, la puissance de l'imaginaire traverse *Primitive*. Dans un perpétuel mouvement, tout meurt, renaît et se transforme.